

Laval théologique et philosophique



LAURET, Bernard, REFOULÉ, François, dir., *Initiation à la pratique de la théologie. Tome II. Dogmatique I*

Gilles Langevin

Volume 43, Number 3, octobre 1987

Statut épistémologique des sciences pastorales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400328ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400328ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, G. (1987). Review of [LAURET, Bernard, REFOULÉ, François, dir., *Initiation à la pratique de la théologie. Tome II. Dogmatique I*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(3), 395–397. <https://doi.org/10.7202/400328ar>

toujours la raison d'être de tel ou tel développement. Était-il nécessaire d'introduire un long exposé sur « le christianisme vu du dehors : le christianisme parmi d'autres religions ; critiques de la religion » (pp. 397-531) ? Surtout, peut-on passer aussi librement de la *théologie au christianisme*, puis à la *religion*, sans que l'unité ou la clarté de la démarche n'en souffrent de quelque façon ?

Enfin, nous avons eu plusieurs fois le sentiment, au cours de notre lecture, que des exposés avaient été rédigés hâtivement. La pensée aurait souvent gagné à être plus dense, mieux organisée, mieux appuyée par des renvois bibliographiques précis.

Bien des théologiens formés liront avec intérêt cette « introduction », qui leur apportera des compléments d'information appréciables sur un aspect ou l'autre de la théologie d'aujourd'hui.

Paul-Émile LANGEVIN, s.j.

Tome II : **Dogmatique I**, 1982, 526 pages.

C'est un ensemble d'une qualité supérieure et d'une grande cohérence que ce premier tome de la dogmatique. L'histoire de la parole de salut s'y déroule depuis l'alliance jusqu'au don de l'Esprit : alliance et révélation, messianisme et rédemption. Une perspective résolument messianique unifie les divers exposés. L'espérance qui, dans toutes les religions, structure le temps, n'a rien d'indécis dans la Bible : « elle traverse l'histoire de tout un peuple et elle doit se sceller dans la manifestation, dans l'épiphanie d'un membre de ce peuple ; elle a un nom : l'attente du Messie » (p. 84). On sera frappé encore par le caractère trinitaire des développements. La première partie : *alliance et révélation*, est structurée par la triade : alliance et nomination de Dieu ; la Parole de Dieu ; le don de la Promesse. Puis, la christologie proprement dite, que prépare le recensement des promesses messianiques de Dieu, débouche sur une pneumatologie. Un troisième trait de cette dogmatique est la proximité qu'elle entretient avec l'Écriture et avec l'intelligence renouvelée qu'en donne l'exégèse moderne.

Dans un texte vigoureux, proche des interrogations de notre temps, d'une belle langue au surplus, poétique même à l'occasion, Christian DUQUOC traite du *Dieu qui parle*. Duquoc compare d'abord la nomination biblique de Dieu, empruntée au registre de l'alliance, avec la recherche humaine ou religieuse d'une transcendance. L'énonciateur autre qu'humain que le croyant voit à l'œuvre dans la tradition judéo-chrétienne trouve son porte-parole privilégié en Jésus. La promesse enfin, dont la révélation ne se sépare pas, tourne celle-ci vers un horizon qui donne espace et sens aux événements de l'histoire biblique et à leurs interprétations.

Bernard DUPUY consacre au messianisme une étude originale, approfondie, bien au fait de la pensée juive d'hier et d'aujourd'hui. Après des remarques sur l'origine du vocabulaire messianique et des problèmes d'interprétation qu'il suscite, l'Auteur recense les grands textes bibliques de l'attente messianique et il analyse les trois titres de fils de David, fils de Dieu et fils de l'homme, par lesquels les disciples de Jésus reconnaissent en leur maître le Messie d'Israël. Suivent des chapitres, inusités dans nos traités de christologie, mais très heureux, sur le messianisme juif et sur la controverse entre juifs et chrétiens à propos du Messie. Les chrétiens témoignent de l'événement qui illumine et transforme l'histoire ; les juifs témoignent de l'*inaccompli*, c'est-à-dire de l'échec des nations et, d'autre part, de l'espérance qui seule peut sous-tendre le dynamisme des hommes vers un monde meilleur.

Le regretté Joseph SCHMITT décrit la genèse de la christologie apostolique avec la rigueur, la précision et la sobriété auxquelles il nous avait depuis longtemps habitués. « L'événement de

Pâques, et l'expérience du Ressuscité en particulier, est le premier tournant décisif du processus ouvert dès la venue de Jésus... Malgré son originalité et son large caractère judaïque, la christologie de la première génération chrétienne n'est pas une création apostolique en rupture avec le témoignage de Jésus. Deux groupes de faits en garantissent la continuité foncière avec le donné antérieur : les dénominations messianiques diversement fondées dans les « faits » (le « fils de David » et « le Seigneur ») ; les titres enracinés dans les « écritures » (Deutéro et Trito-Isaïe, Ps et Dn), lieux de la relecture biblique de Jésus (« le Juste », « le Serviteur », « le Fils de l'homme ») (p. 135). « L'autre clivage, secondaire, est constitué en revanche par l'éclatement apparent de la christologie primitive dès les débuts de la rédaction des évangiles. L'ample éventail de titres messianiques revalorisés dans les divers textes, témoins probables de la christologie présynoptique, ne se retrouve ni dans Mc, ni dans Mt-Lc, ni d'ailleurs dans les écrits johanniques. (Toutefois, la tradition évangélique) « propose à n'en pas douter la réflexion la plus poussée que la chrétienté des années 70 à 100 ait développée touchant la condition du Christ vue dans le contexte de son œuvre salvifique » (p. 136).

Joseph DORÉ expose avec beaucoup d'ordre et de clarté les christologies patristiques et conciliaires ; fidèle au propos d'*initiation* de l'entreprise, il s'en tient à « la présentation articulée des grandes lignes d'une évolution historique générale et des grandes lignes d'une problématique théologique d'ensemble » (p. 190). Il y a d'abord, à partir de 130 environ, le passage obligé du régime de la proclamation à celui du discours et de la rationalité philosophique. Puis on assiste au long duel que, sous bien des formes, jusqu'à la fin du VIII^e siècle, se livrent les christologies du *Logos-sarx* et de l'*anthrôpos-Logos*. L'Auteur tire enfin les conclusions et même les leçons de ce développement pour la foi et la théologie d'aujourd'hui : importance et statut de la rationalité théologique, rapports de cette rationalité avec l'institution ecclésiale.

La christologie dogmatique de Bernard LAURET, fortement unifiée, très informée de l'exégèse de l'Écriture et de l'histoire de la théologie, liant étroitement discours théologique et recherche historique, est centrée sur les thèmes du messianisme et de la résurrection. Le récit où s'exprime la révélation est porteur d'une loi, celle de la résurrection justement, qui fait jouer aux événements le rôle de figure et qui inscrit la pratique des croyants dans une dynamique déjà définie. La réalisation de l'alliance divine avec nous s'articule à la façon dont l'histoire est arrachée à sa perte grâce à l'envoi du Serviteur parfait, le Fils, et de l'Esprit. Mise en perspective résolument messianique, qui se doit d'expliquer en quoi Jésus révèle *Dieu* et instaure une *Église* en notre *histoire*.

C'est une des originalités et des mérites de cette dogmatique de présenter, en très étroite liaison avec la christologie, une théologie de l'Esprit saint. Dans une étude d'une grande limpidité, où la science la plus exigeante ne craint pas de s'accompagner, en ses diverses étapes, de bilans et de synthèses, Max-Alain CHEVALLIER suit à la trace la révélation de l'Esprit de Dieu dans les Écritures. Dans toutes les interventions de l'Ancien Testament, « la *ruah* ne cesse pas d'être « le souffle de Yahvé », toujours venant de lui, jamais force autonome. Sa présence, même lorsqu'elle est sensible, voire spectaculaire, est mystérieuse ; elle reste souvent cachée. Ainsi Dieu agit par son Esprit au cœur de l'humanité sans cesser d'être transcendant » (p. 439). Luc, Paul et Jean, « tous trois font valoir à leur manière que l'effusion générale de l'Esprit est une grâce eschatologique, qu'elle dépend de l'œuvre messianique accomplie par le Christ et ne cesse d'y renvoyer et qu'elle a, par définition, une dimension ecclésiologique » (p. 476). « Le paradoxe eschatologique, c'est que l'action de l'Esprit dans les croyants et dans l'Église rend sensible au cœur même de l'humanité et de son histoire la présence d'un sujet caché » (p. 476).

Yves CONGAR condense dans le dernier chapitre les richesses de son enquête scripturaire et patristique, comme de sa réflexion théologique, sur le Saint Esprit. L'Esprit se manifeste par ce qu'il opère. Aussi devons-nous interroger à son sujet les témoignages de l'Écriture, ceux des

célébrations liturgiques, ceux aussi de l'expérience chrétienne personnelle. L'exposé traite avec un bonheur particulier des rapports de l'Esprit avec l'Église, de la relation au Verbe dont il est le Souffle et au Fils dont il est justement l'Esprit, du Don eschatologique enfin qui consomme la rédemption.

Gilles LANGEVIN, S.J.

Tome III : **Dogmatique II**, 1983, 792 pages.

Notre recension de ce 3^e volume de l'*Initiation...* portera quasi uniquement sur les parties qui traitent de thèmes qui nous sont plus familiers, soit l'ecclésiologie, la mariologie, la cosmologie et l'anthropologie chrétiennes. C'est déjà une gageure de porter en quelques lignes un jugement sur des traités qui occupent environ 650 des 792 pages de ce volume.

Dans « L'Église et son origine », J. Hoffmann traite, en 85 pages environ, de tout ce qui concerne l'origine de l'Église. Dans un premier chapitre, il cherche à préciser comment l'Église, en tant que réalité historique et sociale, peut être l'objet d'une analyse de la part des sciences humaines et comment en tant que réalité divine, objet de foi, elle ne peut être perçue en profondeur que par un regard théologique. Si on excuse quelques expressions qui parfois étonnent et si on accepte que les références à l'histoire de l'ecclésiologie soient forcément succinctes, l'ensemble du chapitre est assez juste.

Le chapitre II aborde, lui, la question délicate du lien entre Jésus-Christ et l'Église : dans quelle mesure peut-on dire que l'Église a été fondée par Jésus-Christ ou, plus exactement, qu'elle est fondée en lui ? La thèse de l'auteur est la suivante : bien que l'on puisse, à la lumière du Nouveau Testament, référer dans une certaine mesure, la fondation de l'Église à l'œuvre historique de Jésus (regroupement de disciples, annonce de l'imminence du règne de Dieu, perspective de la mort), cette fondation doit quand même être rattachée à l'événement pascal. Même si on peut reprocher à l'auteur une certaine raideur dans l'affirmation de cette thèse, on doit reconnaître la justesse de l'ensemble des propos qu'il tient pour l'étayer.

Somme toute, cette première partie de la section du livre consacrée à l'ecclésiologie n'est pas sans valeur. Elle se base sur une bonne bibliographie. Et on ne peut demander à un auteur de tout dire en si peu de pages. On peut s'étonner cependant que l'auteur tienne, comme catégories principales permettant de décrire le mystère de l'Église, celles de « peuple de Dieu », de « corps du Christ » et de « temple de l'Esprit » : va pour les deux premières, mais la troisième se confond finalement avec la seconde et peut-être eût-il été plus conforme à la grande tradition (cf. *Lumen gentium*) de signaler plutôt la catégorie « sacrement » (ou « mystère »).

La deuxième partie de la section consacrée à l'ecclésiologie est sous la responsabilité de H. Legrand. On sait que ce théologien a concentré ses études ecclésiologiques sur le thème de l'Église locale (plus justement l'Église « particulière ») : il synthétise ici ses recherches sur le sujet. Dans un premier chapitre, intitulé « L'Église se réalise en un lieu », il résume d'abord les apports de Vatican II à cette idée de la réalisation de l'Église en un lieu, puis il en définit les principaux axes théologiques. Si on peut contester quelques affirmations de détail (v.g. la double interprétation de 1 Co 12, 27, p. 165 ; la critique de Jungmann, p. 166, note 23, qui ne tient pas compte de la signification ecclésiologique d'une eucharistie présidée par le pape, concélébrée par des évêques de divers horizons et à laquelle participeraient des fidèles venus de contrées diverses ; le manque de nuances et de précisions de ce qui est dit p. 178 au sujet du modèle communautaire et de la diversité des types d'appartenance à l'Église), on ne peut qu'être d'accord avec l'ensemble de la présentation.